

UNE VIE SORTIE DE L'OUBLI

HENRI JAUDON

1891-1916



Soldat du 81^{ème} Régiment d'Infanterie

« La seule expérience de l'immortalité de l'âme que nous puissions avoir avec sûreté, c'est cette immortalité qui consiste en la persistance du souvenir des morts parmi les vivants. »

*Hélène Berr. Journal
Edition Tallandier. 2008.*

■ UNE VIE SORTIE DE L'OUBLI

Avant de commencer ce travail, je n'avais pour tout renseignement que le numéro de la tombe d'Henri à Soupir (Aisne) et une photo. C'est donc une reconstitution de la biographie de mon grand-oncle que j'ai tentée de réaliser.

Pierre Henri Jean Marie JAUDON naquit le 26 octobre 1891 à Mézérac, commune de Gaillac d'Aveyron, canton de Laissac. Le petit village très anciennement peuplé, entouré de verdure, est situé au bord de la rivière l'Aveyron, sur la route de Rodez. C'est très loin de là, mais dans un site tout aussi verdoyant et chargé d'histoire, que repose sa dépouille. Le 24 avril 1916 Henri mourut « bravement », « pour la France », sur le front du Chemin des Dames. Il est enterré à Soupir, département de l'Aisne, dans un cimetière militaire, loin des siens qui souffrirent, du fait de cet éloignement, de ne pouvoir faire leur deuil en se rendant sur sa tombe. Sa mère se plaignait, c'était comme si on le lui avait enlevé doublement. Son demi-frère, Jérôme Fages, souhaitait se rendre à Soupir. Mais ce n'est qu'en mars 2005 que nous avons réalisé ce vœu, accompagné de son fils René, né en 1922 et qui avait reçu, au deuxième rang de l'état civil, le prénom d'Henri, en souvenir de son oncle.

Henri était le premier enfant de Pierre Jaudon et de Léonie Fages. Pierre Jaudon était lui-même né à Mézérac où sa famille semble installée depuis longtemps. Léonie, sa mère, était née au Massegros (Lozère). C'est à Coussergues, où ils travaillaient chez la famille Clausel de Coussergues, que Pierre et Léonie se rencontrèrent. Leur mariage eut lieu au Recoux, près du Massegros, le 3 décembre 1890. Le couple eut trois autres enfants : un garçon Albert et deux filles Marie et Léonie.

Léonie Fages était aussi mère de Jérôme, Etienne, mon grand-père, fils naturel qui naquit en 1886.

En 1911, lorsque est rédigé son registre matricule, Henri qui avait donc 20 ans, habitait Paris, 15 rue Bellhomme, il exerçait la profession de domestique. Il avait réalisé ce qu'on appelle l'exode rural.

Il n'était pas marié. Il habitait un hôtel, était-il domestique dans cet établissement ? En 1926, date du premier recensement parisien, l'hôtel était tenu par un lozérien : Baptiste Buffier né en 1875. Était ce un hasard ou bien une connaissance ?

La rue Belhomme est une petite rue de 98 mètres de long, donnant sur le boulevard Rochechouart, dans le XVIII^{ème} arrondissement. C'est alors la Belle Epoque et le quartier est très animé : cabarets, café-concerts, bals... !

Actuellement une grande partie de la rue est occupée par les magasins Tati. L'hôtel n'existe plus mais l'immeuble est toujours là, les chambres étant probablement louées comme appartements. Chaque fenêtre est équipée d'une parabole ! Henri était loin de son Aveyron natal, mais ceux qui habitent au numéro 15 de cette rue, aujourd'hui, sont sans doute encore plus éloignés du pays qui les a vus naître !

Le 10 octobre 1912 Henri fut incorporé dans le 81^{ème} Régiment d'Infanterie pour y accomplir son service militaire. Il portait le matricule 1580 au Recrutement de Mende et le matricule au Corps 3625. Le 81^{ème} RI en garnison à la caserne Lepic à Montpellier, formait la 61^{ème} Brigade d'Infanterie, la 31^{ème} Division d'Infanterie, le 16^{ème} Corps d'armée. Depuis 1905 le service militaire était obligatoire, c'était donc la fin du tirage au sort et durait 2 ans (3 ans avec la loi de 1913). Sans la guerre Henri aurait été libéré de son service militaire en 1914.



Une photo, la seule que nous possédons de lui, faite par un photographe de Montpellier, vraisemblablement à cette époque, montre un jeune militaire, au port droit, une taille supérieure à la moyenne de l'époque : 1mètre 67, cheveux châtain foncé et fine moustache, yeux clairs, visage souriant, l'allure à la fois fière et décontractée ne manque pas d'élégance malgré les bandes molletières et les lourds brodequins cloutés!

Le degré d'instruction mentionné par le registre matricule est le niveau 2, ce qui signifie que Henri savait lire et écrire.

La photo, de dimensions réduites (105/65 mm), est collée sur un socle en carton de 1 mm d'épaisseur, aux bords argentés. Ce format, très en vogue sous le Second Empire, sera peu à peu abandonné au cours du conflit, au profit de la photo carte postale, permettant la correspondance au dos. *De quand date précisément cette photo ?* Difficile à dire puisqu'elle ne porte aucune inscription, excepté la publicité du photographe. A première vue on pourrait penser qu'elle a été prise lors du service militaire d'Henri. Mais au moins deux détails vestimentaires contredisent cette hypothèse :

- le célèbre pantalon rouge garance a été remplacé par un pantalon beige ou gris bleu (en l'absence de couleur sur la photo un pantalon rouge serait très foncé)

- dans l'infanterie, les bandes molletières remplacent les guêtres de cuir à partir de septembre 1914.

La tenue d'Henri ressemble donc davantage à celle d'un soldat après la déclaration du conflit. L'uniforme des soldats n'est alors pas toujours règlementaire, ici la vareuse n'a pas de poches à rabat, le ceinturon manque. Il a fallu changer l'uniforme trop voyant et cela a pris du temps pour habiller des millions d'hommes.

En studio, devant le photographe, notre soldat au repos, a posé à côté de lui le képi (remplacé par le calot à partir de 1916).

Si la photo a été faite en temps de guerre, comme il semblerait que cela soit le cas, pourquoi Henri se trouvait-il à Montpellier ? Peut-être à l'occasion d'une permission ? Inexistantes au début de la guerre, elles furent accordées tardivement, fin 1915, plutôt à partir de 1916.

Pour le 81^{ème} RI le premier départ de permissionnaires eut lieu le 9 juillet 1915.

Ou bien, la photo a été faite au moment de sa convalescence, suite à une blessure datant d'octobre 1914, Henri aurait alors quitté le front pour rejoindre la ville de garnison du 81^{ème}. Son bras gauche, derrière son dos sur la photo, est son bras accidenté, par cette pose cachait-il sa blessure ? La possibilité d'un retour à Montpellier est envisageable, on peut le vérifier en lisant les carnets de soldats mis en ligne sur l'excellent site « chtimiste.com ». Ainsi le soldat André Jean Bourricaud, du 2^{ème} Génie, est revenu dans la caserne de son régiment à Montpellier, après ses deux blessures, pour terminer sa convalescence. Il a même pu aller passer une semaine dans sa famille !

Quoiqu'il en soit cette photo est très émouvante car elle nous montre Henri peu avant sa mort. Elle lui donne un corps et un visage, un siècle plus tard, elle nous le rend plus proche, nous qui ne l'avons pas connu. Elle a été pieusement conservée par mon grand-père, puis par mon père.

■ GUERRE ET BLESSURE

Grâce au Journal de Marche et d'Opérations du régiment (JMO), on peut, jour après jour, connaître les activités et les batailles auxquelles Henri a participé, avec son régiment, jusqu'à la date de sa mort. En voici le résumé.

En juillet 1914, le 81^{ème} RI s'était installé au camp du Larzac pour y exécuter « *des tirs et évolutions* ». De retour à Montpellier, lorsque la France mobilisa le Dimanche 2 août, il quitta cette ville par la gare Rondelet entre les 4 et 6 août, direction l'Est. Le 5, avant le départ des troupes :

«Le Colonel rappelle à tous les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats que le meilleur moyen de donner confiance à ceux qui les verront partir pour marcher à l'ennemi consistera à montrer au départ la plus scrupuleuse discipline du rang sans que personne ne se laisse émouvoir ou troubler par les diverses manifestations qui pourront se produire de la part de la population civile.»

C'est par une attitude calme, froide et résolue que se distingue une troupe qui a conscience du grand devoir qu'elle va remplir, c'est par la discipline dont elle fait preuve qu'elle témoigne de sa valeur et de ses qualités.

Le colonel compte d'une façon absolue que tout le monde aura à cœur au régiment de lui donner cette grande satisfaction de partir avec une troupe bien dans la main de ses chefs et sachant s'imposer à elle-même cette discipline rigoureuse sans laquelle il ne saurait y avoir d'armée »

Le régiment se rendait sur le front ouest, à l'est de la France, en **Lorraine** alors en grande partie occupée par l'Allemagne depuis 1871. Les combats se déroulèrent entre Nancy et Sarrebourg, la frontière étant fixée à quelques kilomètres à l'est de Sarrebourg (près des villages de Bising, Fribourg actuellement dans le département de la Moselle). Le 13 août les soldats reçurent le baptême du feu, dure épreuve ! Un groupe d'artillerie allemand ouvrit le feu, et un bombardement violent se produisit. Dans les jours qui suivirent on comptait déjà de nombreux morts, blessés et disparus, mais rien de décisif. Le JMO indique les noms des officiers tués comme le capitaine Joyeux de la 5^{ème} division à laquelle appartenait Henri lors de son décès. Il est à noter que le journal de marche se dispense de transcrire les noms des morts ou blessés lorsqu'il s'agit de soldats non gradés !

En Lorraine, dès septembre 1914 les soldats commencèrent leurs premières tranchées, sur le modèle de celles des Allemands. Ils allaient s'habituer à une nouvelle forme de guerre.

Dans l'Historique régimentaire du 81^{ème}, écrit en 1918, l'auteur, le Caporal Gabriel Boissy notait pour le début octobre 1914 : *« Nos hommes se sont vite familiarisés avec les nouveaux procédés de combat, on emploie déjà la grenade ou plus exactement le pétard à palette : les boucliers le sac à terre sont utilisés. On pose des fils de fer ébauche des futurs réseaux de barbelés profonds d'une dizaine de mètres. La guerre en quelques jours change d'aspect. Toutefois on ne s'enterre pas encore définitivement. Lambeau par lambeau, le régiment, par des actions rapides, s'empare d'ouvrages sommaires. Il grignote l'ennemi. »*

En octobre, l'attaque allemande annoncée sur le front ouest ne s'étant pas produite le régiment se déplaça en train et même en autobus vers la Belgique où faisait rage **la bataille de l'Yser**, depuis le 16 octobre. Rappelons que les Allemands en violation de la neutralité belge se dirigeaient vers les frontières nord de la France, vers Calais. Nuit et jour, des trains débarquèrent des régiments. Au Grand Quartier Général français on fit preuve d'une grande maîtrise dans l'organisation des transports. Trois armées françaises, une anglaise et une belge étaient réunies pour lutter contre les Allemands qui avaient massé dans la région de nombreux corps d'armée, appuyés par des forces nouvelles. Le Kaiser était sur place. Le roi Albert Ier vint encourager les troupes belges.

Pendant la guerre le Saillant d'Ypres fut le théâtre de violents affrontements, la vieille cité du Moyen Age avec son beffroi et ses halles magnifiques, fut détruite par un déchaînement d'artillerie. Le 81^{ème} RI participa à la première bataille d'Ypres. Trains puis autobus transportèrent les troupes à Ypres, le 26 octobre, tôt le matin. Nos soldats n'avaient pas une âme de touristes, mais ils ne restèrent sûrement pas insensibles à la noblesse des bâtiments du centre ville. Dans l'après-midi, ils se rendirent en colonnes de route à Saint Jean (au nord-est de Ypres). Le colonel

donna l'ordre au régiment de se porter à l'attaque entre Saint Julien et Poelcapelle. Le front n'était pas encore stabilisé. Après une nuit calme pour le 81^{ème}, l'offensive reprit le 27 octobre, les pertes furent sérieuses pour tous les régiments présents.

Ce jour-là Henri fut blessé au bras gauche d'un coup de feu. Pour recevoir des soins il connut probablement les mêmes difficultés que l'écrivain Louis Ferdinand Céline (12^{ème} Cuirassiers) blessé le même jour à Poelcapelle (au bras droit par une balle qui avait fracturé l'os) :

« L'action était tellement chaude, le nombre de morts et de blessés tellement grand que le premier échelon des ambulances ne put le panser, les tentes étaient remplies de morts et de mourants, il a dû faire 7 kilomètres à pied pour rencontrer le 2^{ème} échelon où la fracture a été réduite en principe et le bras placé dans une gouttière. Pendant tout ce trajet son bras fracturé était maintenu par son ceinturon disposé en baudrier, c'est-à-dire passé autour de son coup... »

(Lettre de Fernand Destouches, père de Céline, à son frère Charles, le 5 novembre 1914. La vie de Céline. Frédéric Vitoux. Folio 2004.)

Quelle était l'importance de la blessure d'Henri ? Combien de temps s'est prolongée sa convalescence ? Ce fut probablement pour lui quelques semaines de répit. Nous manquons d'informations. Mais on peut cependant penser qu'il n'avait pas reçu « la bonne blessure », celle qui ne laisse pas de graves séquelles, mais qui permet d'être évacué du front ou tout au moins d'être affecté, par la suite, à un poste moins exposé.

Son régiment resta à Ypres jusqu'en février 1915, les soldats aménagèrent des tranchées dans des conditions difficiles. L'hiver fut très froid. Dans la plaine de Flandres, les digues ayant été rompues par les Alliés, les soldats durent lutter contre la boue, dans laquelle ils s'enfonçaient jusqu'au dessus des genoux. Mais le 81^{ème} RI échappa aux gaz qui furent utilisés pour la première fois à Ypres le 22 avril 1915. Le régiment avait été relevé par des Anglais et revint en France en mars 1915, en **Champagne**, à **Beauséjour**, dans le secteur de la **butte de Tahure et de Souain**. Le 142^{ème} RI dans lequel fut incorporé mon grand-père était aussi sur les lieux. Les deux frères se croisèrent-ils dans le secteur ? Peu probable !

La guerre était devenue une guerre de position, ce fut alors pour les hommes du régiment, la vie dans les tranchées avec ce que cela comportait de violences mais aussi de périodes calmes, pendant lesquelles il n'y avait « *rien à signaler* » Des attaques très dures se produisaient, comme celle du 15 août 1915, dans les tranchées « *on entend les gémissements les appels de quelques uns dont le sauvetage entrepris aussitôt est gêné par les bombes que lancent les Allemands* »

Des entonnoirs se formaient dans les terrains bouleversés. De gros orages, comme celui du 10 juin, provoquèrent l'inondation des tranchées et boyaux et firent tomber les parapets.

Parfois l'ennemi lançait des gaz asphyxiants. Les pertes de soldats et d'officiers entraînèrent de multiples réorganisations du 81^{ème} RI. Des renforts arrivèrent.

Toutes ces attaques ne permettaient pas une avancée spectaculaire, tout au plus on gagnait quelques centaines de mètres. Mais à quel prix ! Ce « grignotage », selon l'expression employée par les soldats, provoquait de nombreux morts.

Pendant les accalmies, le régiment était au repos, on procédait à des remises de décorations comme par exemple entre le 9 et 15 juillet, à des revues d'armes et de détails. Une équipe de « foot ball » s'était constituée, pour quelques rares instants de détente. Par « foot ball » il faut plutôt entendre « rugby », le 81^{ème} étant formé de Méridionaux. Mais le plus souvent le régiment travailla, d'une manière intense, à l'organisation du secteur. Il fallait aménager et consolider les tranchées et les boyaux de circulation, construire de nombreux abris-cavernes, renforcer les lignes des guetteurs, installer les cuisines des unités en ligne, forer un puits pour alimenter ces cuisines en eau potable...Les travaux de propreté s'ajoutaient à cette liste.

On poursuivait aussi l'instruction : au début de l'année 1916 on ouvrit *«de nouvelles séries de cours pour commandants de bataillons, chefs de sections, pionniers, bombardiers, auxquelles assistent des officiers, sous-officiers et hommes du 81^{ème} régiment. »*

On comprendra plus loin pourquoi le mot bombardier est souligné.

En janvier 1916 commença une campagne de vaccination contre la typhoïde et la paratyphoïde.

Ces fièvres étaient le résultat d'une hygiène précaire. Elles étaient provoquées par l'eau que buvaient les hommes, eau ayant subi une contamination fécale. La salmonelle entraîne maux de tête, de ventre, nausées, vertiges, diarrhées et 40° de fièvre. Des souffrances supplémentaires dans l'enfer des tranchées !

■ LA DISPARITION D'HENRI

En février 1916 le 81^{ème} prit la direction de l'Aisne, le secteur du Chemin des Dames. Le 24 il atteignit le village de Chassemy (canton de Braine), au sud de Vailly sur Aisne. Il est certain qu'à cette date et compte tenu du proche dénouement, Henri avait réintégré son régiment, sa convalescence terminée.

Le secteur du Chemin des Dames est tristement célèbre pour la grande offensive d'avril 1917. Mais pendant toute la guerre, le secteur fut le théâtre de nombreuses batailles.

Ce qui n'empêche pas l'auteur de l'Historique Régimentaire de faire cette description idyllique des tranchées dans l'Aisne :

« Les tranchées serpentent sous des charmilles verdoyantes, parmi des petits bois aux noms gracieux. Sous des couverts dont le sol est jonché d'un lierre sombre, les violettes, les jaunes crocus et la jacinthe sauvage fleurissent en touffes parfumées. »

Vision très édulcorée dans le prolongement du bourrage de crâne ! Même s'il est exact que la nature est très belle, au printemps, dans le département de l'Aisne !

Depuis 1914, le front était resté stable, cependant des combats acharnés s'y déroulèrent, des bombardements, des patrouilles et coups de mains provoquèrent la mort de milliers de combattants durant les deux premières années de la guerre. Plus de mille régiments français,

britanniques, allemands, mais aussi italiens et américains se sont affrontés au Chemin des Dames entre 1914 et 1918.

Le 81^{me} RI arriva en hiver, sous la neige. Le village de Chassemy fut bombardé le 17 mars. Il souffrit beaucoup pendant la guerre, fut bombardé plusieurs fois et actuellement on peut voir au cimetière des tombes où sont ensevelis des habitants du village tués par des bombes, il s'agit parfois de tous les membres d'une même famille.

Bombardements, tirs d'artillerie se succédaient, des patrouilles du 81^{me}, chaque nuit, allaient reconnaître les travaux exécutés par l'ennemi, ses habitudes, ses lieux de passages, ses rondes.

Depuis 1914, les Allemands faisaient des dégâts dans les tranchées françaises par le moyen **d'une artillerie de tranchée**. Les tirs tendus des canons étaient inefficaces dans la guerre de position, il fallait des tirs courbes, de courtes portées pour atteindre la tranchée ennemie.

L'armée française qui se préparait à une guerre de mouvement, n'avait pas prévu de telles armes, il fallut dans l'urgence improviser des armes nouvelles : des mortiers que les Poilus surnommèrent « crapouillots ». On forma des soldats, les bombardiers, pour effectuer ces tirs qu'on appelait des « marmitages ».

Le 24 avril 1916, l'après-midi à 15 h30, au lieu-dit Maisons Grises, entre Chassemy et Vailly (au sud du pont de Vailly) un bombardement provoque la mort de cinq hommes du 81^{me} RI, un adjudant et quatre bombardiers. C'est l'heure et le jour du décès d'Henri qui était donc l'un des quatre bombardiers. Il avait sans doute été formé lors des instructions organisées en début d'année.

Voici comment le JMO des Corps de troupes relate cette journée du 24 avril 1916 :

24 avril	Bombardement de l'île et de Maisons Grises. Un adjudant et 4 bombardiers sont tués par un obus vers 15h30. Sous la nuit du 24 au 25 la LTB. est reléguée par les éléments des 2 B.A.R. et se retrouve à Braucourt.
----------	--

Le JMO des Grandes Unités (celui de la 61^{me} Brigade d'Infanterie) donne la même information pour le 24 avril.

24 Avril	Dans l'après-midi, l'artillerie ennemie bombarde l'île avec du 77 et du 105. Vers 13h15, une patrouille allemande qui cherchait à traverser l'aïse en est empêchée par des patrouilles du 1 ^{er} Hussards. Pertes - 81 ^{me} : 5 tués.
----------	--

Dans l'acte de décès d'Henri, la cause du décès « par suite d'un obus » correspond à ces informations données par les JMO.

Cet acte est rédigé le 5 mai 1916 à 8h30, à Mont Notre Dame (à quelques kilomètres au sud de Chassemey et de Braine), par Joseph Romeu, officier d'état civil, sur déclaration de Michel Capon, lieutenant au 81^{ème} (officier porte-drapeau), 30 ans et de Louis Fraysse sous-lieutenant au 81^{ème}, 33 ans, témoins.

L'acte a été retranscrit dans les registres de l'état civil de Gaillac d'Aveyron, par le maire de cette commune Louis Vesin, le 6 juin 1916 à 4 heures du soir.

C'était au maire que revenait la tâche douloureuse d'avertir la famille du défunt. Emile Joly, maire de Mende, écrivait dans son journal, entre 1916 et 1918 :

« En ce moment les fonctions de maire sont cruelles à remplir. Il faut consoler ceux dont la douleur est inconsolable. »

Des familles inconsolables dans la seule commune de Gaillac il y en a eu 38, dont les noms sont actuellement gravés sur le Monuments aux Morts.

Le maire recevait un bordereau l'informant de la mort d'un habitant de la commune, dans lequel il lui était demandé :

« de donner d'urgence l'avis du décès, avec tous les ménagements voulus, à la famille du défunt »

Il devait ensuite renvoyer un accusé de réception au Bureau de comptabilité du Corps.

Léonie et Pierre Jaudon ont donc été avertis par le maire Louis Vesin. Mais peut-être connaissaient-ils déjà la triste nouvelle, parfois des camarades ou des officiers du régiment se chargeaient d'écrire à la famille.

Triste consolation au sujet de la mort d'Henri, on sait qu'il est mort sur le coup et non des suites d'une longue agonie. Il ne fait pas partie de la longue liste des disparus, sa dépouille a pu être identifiée, il est donc possible d'aller se recueillir sur sa tombe.

La croix de guerre : étoile bronze lui a été décernée et voici la citation qui l'honore :

*« Dévoué et courageux ayant toujours eu une
conduite exemplaire au feu.
Mort bravement pendant de durs combats »*



▪ LA SÉPULTURE.

Le cimetière militaire actuel de Vailly sur Aisne était l'endroit où l'on enterrait provisoirement les morts. Après la guerre on procéda au regroupement des sépultures provisoires en nécropoles nationales. Près du tiers des corps des combattants français et américains furent restitués aux familles qui les réclamèrent. Du côté britannique et allemand aucune restitution ne fut effectuée.

Les corps furent regroupés par nationalités sur des terrains dont les pays concernés obtinrent concession à perpétuité. Les corps des soldats n'ayant pas pu être identifiés avec certitude reposent en fosse commune.

La dépouille d'Henri a été transférée le 28 avril 1924 dans une tombe individuelle, à Soupir, à quelques kilomètres à l'Est de Vailly, dans la partie française du cimetière militaire. Il y a dans le même secteur un cimetière italien et allemand. Les secteurs allemands et français sont contigus, sans aucune clôture entre les deux.

La tombe d'Henri porte le numéro 1329. En venant de Vailly elle se trouve à gauche de la route départementale qui traverse le cimetière, dans la dernière allée perpendiculaire à cette route. Dans cette allée la tombe est sur la droite, c'est la troisième tombe de sa rangée.

Au milieu de toutes ces croix, mais aussi des stèles avec étoile de David ou croissant musulman, on prend la mesure de la tragédie que fut cette guerre et au-delà toutes les autres guerres.

En arrière-plan, le village de Soupir, avec son église, semble aujourd'hui désert. Il a pourtant connu une grande agitation dans les années qui suivirent la guerre, des familles venaient se recueillir sur les tombes, mais on pouvait y voir aussi des « touristes » car très tôt les champs de batailles ont attiré des visiteurs. L'hôtel faisait le plein.

Il règne, aujourd'hui en ces lieux, un grand calme, une atmosphère étrange, une tristesse certaine mais on n'en revient pas déprimé. Bien au contraire, c'est un temps de réflexion et de recueillement qui rend superflu beaucoup d'agitation de notre vie moderne. C'est ce que nous avons ressenti, René, Henriette, Patrick et moi-même, lors de notre première visite en mars 2005.

Chatou, janvier 2009





Tombe d'Henri à Soupir. Photo prise en 2007 lors d'une deuxième visite, la croix a été restaurée, pose d'une nouvelle plaque Ci-dessous la tombe en 2005.





Le cimetière et en arrière plan le village de Soupir.



SOURCES

La Mémoire familiale. Elle apporte peu de détails concrets mais elle sert de point de départ.

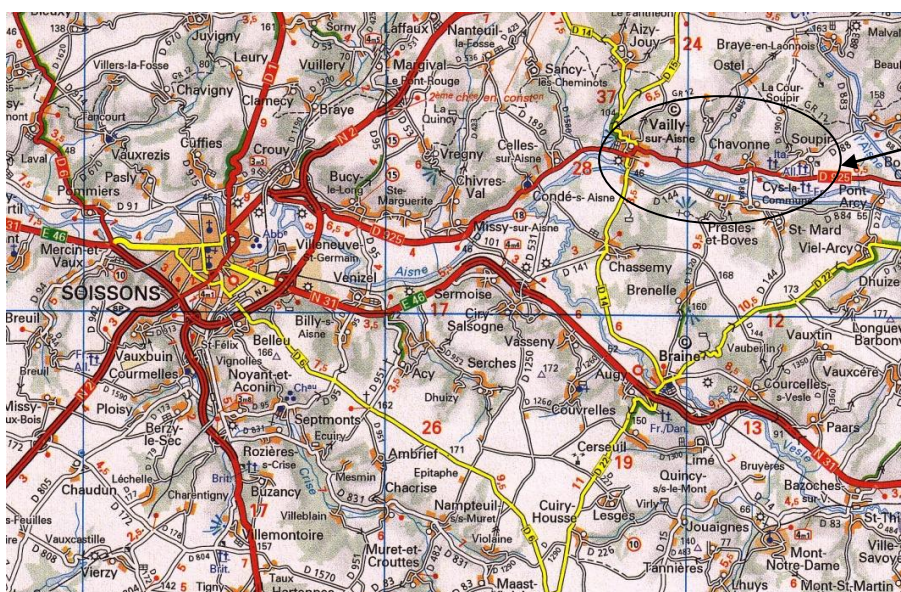
Livres :

- Dictionnaire historique des rues de Paris. Jacques Hilairet. Editions de Minuit 1963
- Votre ancêtre dans la Grande Guerre. Yves Buffetaut. YSEC 2007
- Les mots de 14-18. Rémy Cazals. Presses Universitaires du Mirail. 2003
- Le Chemin des Dames 1914-1918. Sous la direction de Denis Defente, conservateur en chef des musées de l'Aisne, dont l'espace muséographique de la Caverne du Dragon. Somogy éditions d'art 2003.
- La vie de Céline. Frédéric Vitoux. Folio 2004.
- La Revue française de Généalogie : numéro spécial : Médailles et Décorations.

Sites Internet :

- Mémorial du Chemin des Dames. Voir sur ce site la fiche consacrée à Henri Jaudon.
- Mémoire des Hommes. SGA Ministère de la défense. Pour les JMO et les Morts de la guerre.
- In Flanders Fields. Site du musée d'Ypres (dans les Halles reconstruites après-guerre)
- Chtimiste.com . Pour les batailles.
- Front de Champagne. Pour les batailles.
- BDIC Nanterre. Pour les Historiques régimentaires.
- Mémorial Gen Web. Pour les relevés sur les Monuments aux Morts.
- Wikipédia

Secteur du Chemin des Dames où Henri trouva la mort.
(Atlas routier Michelin. 1 : 2000 000 / 1cm=2 km)



Secteur dans lequel
Henri a été tué et où
il est enterré.

A propos de la Citation et de la Médaille

En août 2008, j'ai lu la Citation pour la première fois dans le Registre matricule d'Henri aux archives de Rodez où ce registre est conservé. J'ai alors constaté une erreur quant au lieu de la bataille durant laquelle Henri fut tué.

Il est mort à Chassemy, dans l'Aisne, le 24 avril 1916 et non à Fleury-Thiaumont près de Verdun, où le 81^{ème} RI était présent dans l'été 1916. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il est inhumé à Soupir, à quelques kilomètres de Chassemy.

Je me suis donc adressée au BCAAM Bureau Central d'Archives Administratives Militaires, caserne Bernadotte à Pau. Voici la réponse, elle confirme malgré cette erreur qu'il s'agit bien de la citation d'Henri Jaudon, enregistrée au Journal Officiel du 14 septembre 1920. Ci-joint le diplôme de citation.

Mais, surprise...le BCAAM ne trouve pas trace de la Croix de Guerre ! qui est pourtant mentionnée dans le Registre matricule ! Il précise qu'à titre posthume Henri a reçu la Médaille Militaire.

Tout cela fait un peu désordre...la rigueur des militaires ne serait-elle qu'un cliché ! Il faut reconnaître, compte tenu du grand nombre de soldats récompensés, qu'il était facile dans les années d'après guerre de transcrire des erreurs.

Devant tant de complexité, j'ai choisi dans mon récit la version du Registre Matricule, en omettant de signaler le lieu du décès.

Quelle est la différence entre les deux médailles ?

***la Médaille Militaire** est créée en 1852 afin de récompenser exclusivement les exploits ou longs services des sous-officiers et soldats. Cette décoration est attribuée à :

- ceux qui comptent huit années de service militaire ;
- ceux qui ont été cités à l'ordre de l'armée quelle que soit leur ancienneté ;
- ceux qui ont reçu une ou plusieurs blessures en combattant devant l'ennemi en service commandé ;
- ceux qui se sont signalés par un acte de courage ou de dévouement méritant récompense.

1914. L'armée française entre en guerre. Les actes exceptionnels sont récompensés dans les débuts de ce conflit par les traditionnelles décorations que sont la Légion d'Honneur et la Médaille Militaire. Mais il s'avère bien vite que l'on va vers l'inflation : il devient impératif de créer une récompense spécifique. C'est chose faite le 8 avril 1915.

***la Croix de Guerre**. Jusqu'à ce jour les militaires se distinguant faisaient l'objet d'une citation individuelle inscrite sur leurs livrets militaires, mais aucun signe extérieur ne les distinguait des autres. Cette nouvelle décoration va permettre de mettre en valeur les mérites de chacun. Selon le niveau de citation le ruban va s'orner de signes distinctifs :

- une étoile de bronze pour une citation à l'ordre du régiment ou de la brigade,
- d'argent pour une citation concernant la division,
- de vermeil pour le corps d'armée,
- une palme de bronze pour l'ordre de l'armée,
- une palme d'argent représente cinq palmes de bronze.

A l'avert de cette médaille on trouve le millésime de l'année d'attribution.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

EXTRAIT DU DÉCRET EN DATE DU 11 AVRIL 1920
PUBLIÉ AU JOURNAL OFFICIEL DU 14 SEPTEMBRE 1920
portant concessions de la Médaille Militaire

Le Président de la République

D É C R È T E

**Article 1er : Sont décorés de la MÉDAILLE MILITAIRE,
les militaires dont les noms suivent :**

- A TITRE POSTHUME -

JAUDON Pierre, Henri, Jean, Marie - Soldat - Matricule 3625 -
- 81^{ème} Régiment d'Infanterie -

« Soldat dévoué et courageux, ayant toujours eu une conduite exemplaire au feu.
Mort bravement pendant les durs combats de Fleury-Thiaumont, le 24 avril 1916.
A été cité. »

Cette concession ne comporte pas l'attribution de la Croix de Guerre 1914-1918

A Paris, le 11 avril 1920
Signé : Paul DESCHANEL

A Pau, le 22 décembre 2008
Le lieutenant-colonel Joël HARDY
directeur du bureau central d'archives
administratives militaires.

